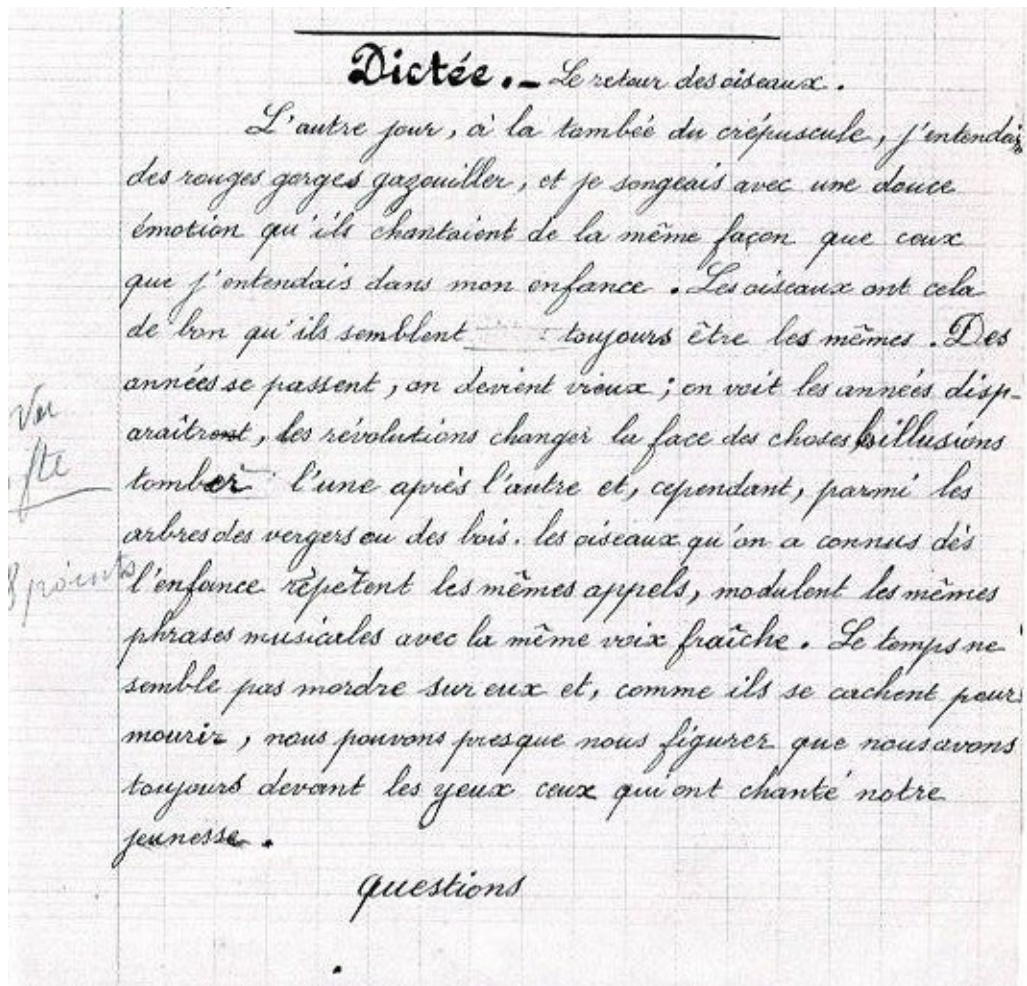


Dictée du certificat d'étude – Le retour des oiseaux.

L'autre jour, à la tombée du crépuscule, j'entendais des rouges gorges gazouiller, et je songeais avec une douce émotion qu'ils chantaient de la même façon que ceux que j'entendais dans mon enfance. Les oiseaux ont cela de bon qu'ils semblent toujours être les mêmes. Des années se passent, on devient vieux ; on voit les années disparaître, les révolutions changer la face des choses, les illusions tomber l'une après l'autre et, cependant, parmi les arbres des vergers ou des bois, les oiseaux qu'on a connus dès l'enfance répètent les mêmes appels, modulent les mêmes phrases musicales avec la même voix fraîche. Le temps ne semble pas mordre sur eux et, comme ils se cachent pour mourir, nous pouvons presque nous figurer que nous avons toujours devant les yeux ceux qui ont chanté notre jeunesse.



Elle ira à l'école derrière la queue des vaches

C'était au soir du 1^{er} juin 1945, le jour du Certificat d'Etudes à Collonges. J'arrivai à la maison, accompagnée de mon instituteur. Papa était déjà à l'écurie en train de traire. L'écurie était toujours le lieu où s'annonçaient les

nouvelles, où l'on parlementait. On avait l'esprit disponible tout en *traisant*.

Accompagnée de ma mère et de mon instituteur, je venais annoncer à mon père la bonne nouvelle : j'avais réussi mon Certificat ! J'avais obtenu la dérogation accordée aux enfants de paysans, pour passer cet examen à treize ans alors que l'âge légal était quatorze ans, afin d'aider mes parents à la ferme.

— Vous allez bien lui faire continuer ses études à Anne-Marie ? dit l'instituteur.

— Elle ira à l'école derrière la queue des vaches, répondit ma mère.

Il n'y avait rien d'original dans cette réponse, aucune fille de paysans ne poursuivant ses études à l'époque. C'était considéré comme superflu et inutile pour être une bonne mère de famille, une bonne ménagère. Les plus chanceuses allaient à l'école ménagère de la rue Bourgmayer, à Bourg-en-Bresse, et plus anciennement à celle de Bourdigny, comme l'avait fait ma grand-mère. Ma mère n'avait pas eu cette chance ; je lui ai souvent entendu dire avec regrets, mais elle y enverrait sa fille, affirmait-elle. Mais suite à cette guerre qui avait bien trop duré, mes parents comme beaucoup d'autres se trouvaient dans une situation précaire. Alors, je suis allée en champ aux vaches comme on disait, avec mon pliant et mon sac de tricot. Ce fut une autre école. Celle de la nature avec les couleurs changeantes de ses saisons, celle du temps libre et du silence pour réfléchir et continuer à m'instruire par la lecture. Je devais tricoter, c'était mon travail en gardant les vaches, alors j'ai appris à lire en tricotant. Miro, mon chien fidèle et consciencieux, m'obéissait au doigt et à l'œil pour faire respecter les limites à ne pas franchir.

Oui, je peux dire que je suis réellement allée à l'école derrière la queue des vaches ! Et lorsque quarante ans plus tard je parcourais le Jura en quête des derniers bergers pour écrire « Au royaume des bergers », et que par le livre je découvrais le bonheur de l'écriture, je réalisai que la boucle était bouclée !

Anne-Marie PRODON, Chevry, le 24 juin 2006

Tiré de L'école derrière la queue des vaches, éditions de la catherinette (Pont d'Ain) DL 2006.